Avanie et mamelles sont
les framboises du destin.

Robert Lapointe

I

Le vendredi 26 août 2005, à cinq heures de l'après-midi, Patrice Berthet décida que sa présence à la concession ne se justifiait plus : aucun client n'avait poussé la porte depuis la fin de matinée, le téléphone restait muet, et son jeune collègue Bradley Garcia était payé pour travailler jusqu'à la fermeture. Ils se saluèrent, Berthet promit d'arriver à neuf heures le lendemain et s'engouffra dans sa voiture.

En l'occurrence une Dragone XT, le haut de gamme de chez Piacelli, l'un des derniers constructeurs italiens indépendants. Deux tonnes et demie de haute technologie, huit cylindres, quatre roues motrices, intérieur cuir et pare-buffle chromé. Assez gourmande en ville, pas vraiment sobre sur route et carrément dispendieuse sur autoroute, mais procurant un plaisir de conduite à nul autre pareil. Berthet vantait à longueur de journées sa boîte séquentielle huit vitesses, son accélération de zéro à cent kilomètres-heure en six secondes, sa suspension à triple triangulation compensée. Il aimait les voitures en général, et la sienne en particulier – bien qu'il en changeât tous les six mois.

Parvenu au carrefour entre l'avenue Georges-Perec et la rue Gaspard-Winckler, à cinq cents mètres de la rue de Monplaisir où il habitait depuis son divorce, il rêvassait au feu rouge en sifflotant une chanson de Mike Brant quand un léger choc arrière propulsa trois mètres plus loin son bolide. Agacé, il sortit constater les dégâts : pour avoir oublié de freiner, une conductrice distraite avait embouti son pare-chocs – lequel avait parfaitement joué son rôle et

ne présentait pas même une éraflure. La voiture de la dame, en revanche, avait souffert de la collision : un phare explosé, la calandre enfoncée et la plaque minéralogique à moitié décrochée. Désolée, la fautive se confondait en excuses et voulait à toutes forces établir un constat d'accident, mais pas tout de suite parce qu'elle avait rendez-vous avec un client et se trouvait déjà en retard. Agente immobilière, elle déclara que du coup, voilà, puis ajouta qu'elle ne pouvait se permettre une défection. Pouvait-on se donner rendez-vous un peu plus tard pour signer le constat ? Pour prouver sa bonne volonté, elle tendit à Berthet une carte professionnelle qui la présentait comme s'appelant Joëlle Blanchard, de l'agence Immo-Bleu.

Tout en se félicitant de n'avoir pas eu le pied sur le frein au moment de la collision, Berthet examinait sa voiture avec soin : à première et même à seconde vue, la Dragone XT, conçue comme un char d'assaut de luxe, avait absorbé sans dommage l'énergie cinétique de l'impact. En mettant les choses au pire, même si la dame lui posait un lapin, il ne courait pas grand risque à la laisser partir, d'autant qu'il avait pris en photo son numéro d'immatriculation. Courtois, il vérifia que le radiateur de Joëlle Blanchard ne fuyait pas, et la laissa vaquer à ses affaires en lui proposant de la retrouver à la brasserie *Le Penalty*, rue de Monplaisir, vers dix-neuf heures trente. Elle promit de l'y rejoindre, implora son indulgence si elle avait un peu de retard, et repartit dans son auto cabossée. Quelle drôle d'idée, d'acheter des bagnoles aussi fragiles, pensa-t-il, avant de se rappeler que la sienne coûtait environ six fois plus cher au tarif catalogue. Et il fila chez lui prendre une douche car il tenait à faire bonne impression.

2

Arrivée au bout de cette première feuille, Johanna Griffith, ma rewriting coach, m'adresse une grimace éloquente. Est-ce tout ? Est-ce que, vraiment, je n'ai rédigé que ce début famélique ?

Je confirme en m'abstenant de lui dire que j'ai écrit quelques autres pages, mais pas aussi soignées que la première : je préfère les peaufiner avant de les lui soumettre.

Eh bien, me dit-elle en me rendant la pochette, c'est un début qui demande à être retravaillé, voire complètement réécrit. Il faut absolument que je tienne compte des préceptes qu'elle m'a enseignés lors de notre premier personal workshop : l'entame d'un roman doit avant tout hameçonner le lecteur ! N'oublions jamais que celui-ci, loin d'aimer l'art pour l'art comme les purs esprits voudraient le faire accroire, est un consommateur de littérature, un acheteur d'évasion, donc avant tout un *client*. Or, quel que soit le domaine considéré, un client en veut pour son *argent*. Il faut donc prendre le lecteur par la main et l'emmener dans une intrigue qui le distraie de son quotidien. Il attend de l'action, de l'amour, de l'exotisme ! Au lieu de quoi je lui sers un accident de circulation à deux balles et un rencart qui sent la foirade amoureuse à des kilomètres.

Certes (et je note que Johanna Griffith ne manque pas de flair : dans les pages suivantes, Patrice Berthet et Joëlle Blanchard vont nouer une relation sentimentale pas très épanouie bien que promise à durer très longtemps), mais le ton dédaigneux me paraît tout à fait déplacé. Leur liaison

manquera peut-être de romantisme et connaîtra des turbulences, mais elle marquera leur vie entière et ne saurait être assimilée à une « foirade ». De toute façon, quand bien même elle le serait, le récit d'une relation amoureuse ne manque jamais d'intérêt littéraire : le romancier ne promène-t-il pas sur une grande route un miroir dans lequel se reflètent les beautés du paysage tout autant que la fange du chemin, comme disait Stendhal ?

Pour Johanna, de telles élucubrations ont pu être vraies au dix-septième siècle, mais nous n'en sommes plus là, fort heureusement. L'eau a coulé sous les ponts et il nous faut vivre avec notre époque. Donc j'oublie mon miroir et mes théories littéraires à la noix, et je me concentre sur la finalité de mon effort d'écriture : vendre du roman, autrement dit vendre du rêve, donc écrire des choses qui sortent le lecteur de son ordinaire. En outre, pour inciter un client à acheter mon livre, je dois d'abord séduire un éditeur, et là, l'incipit pèse très lourd. Si l'éditeur n'aime pas la première page, il lâche le manuscrit tout de suite. C'est pourquoi Johanna propose de consacrer notre séance au rappel des principes élémentaires de l'écriture romanesque.

Le tout premier point, à inscrire en lettres d'or dans ma conscience, consiste à s'interdire formellement et sans aucune exception le recours au principal rival de tous les romanciers, à savoir l'intelligence artificielle générative. Selon Johanna, si l'écriture littéraire relève d'abord et avant tout du commerce, cela n'exonère en rien le vendeur d'intrigue de ses devoirs éthiques, au premier rang desquels trône un principe d'airain : le signataire d'un livre doit l'avoir écrit ou, en mettant les choses au pire, l'avoir fait écrire par un autre auteur rémunéré pour cela mais, en aucun cas, par une machine. Pour manquer de culture philosophique, elle ne saurait pas argumenter cette position, mais elle parierait qu'en cherchant bien on trouverait une confirmation de son

intuition chez les penseurs à gros tirages des siècles passés comme Platon et Albert Camus, ou plus proches de nous comme Enid Blyton ou Marguerite Duras. Sur ce point, elle est rassurée : un robot n'aurait jamais pu écrire une première page aussi mauvaise que celle que je lui soumets.

Je dois ensuite me souvenir que ses guidelines produisent à coup sûr des best-sellers, à condition que je les respecte scrupuleusement. Premier précepte, le pitch doit être centré sur une love affair, de préférence hétérosexuelle pour toucher le plus grand nombre et garantir les plus forts tirages : de ce point de vue, mon narratif part sur de bonnes bases, mais tout va dépendre du traitement de la love affair entre Joëlle et Patrice. Deuxième précepte, les deux protagonistes doivent surmonter ce qui fait obstacle à l'épanouissement de leurs sentiments : un mari qui refuse de divorcer et menace de tuer son rival, un péril imminent, une situation économique défavorable, entre mille exemples. Il faudra que je m'en souvienne car il s'agit d'un point capital. Troisième précepte, des personnages secondaires bien campés, permettant de développer des intrigues annexes. Quatrième précepte, un style contemporain, dépouillé de toute affèterie, direct, sobre, efficace : sur ce plan, l'entame de mon texte me cornérise d'emblée, ce qui est fâcheux. Cinquième précepte, des punchlines waouh : pareil, il faut impérativement que j'affûte mon sens de la chute. Sixième précepte, un développement strictement chronologique, sans flashbacks ni anticipation, afin de ne pas dérouter le lecteur. Septième précepte, pas d'opinion clivante mais des faits, rien que des faits. Huitième précepte, du sexe, du pouvoir et de l'argent, mais jamais de pornographie, de philosophie ni de politique : de ce point de vue, mon lecteur reste pour l'instant sur sa faim. Neuvième précepte, de l'exotisme (par exemple une honey-moon à Venise, un trek au Népal, une croisière aux Caraïbes, les idées originales ne manquent pas). Et enfin,

dixième précepte, un titre qui claque et emporte l'adhésion au premier coup d'œil : de ce point de vue, *Roman d'amours* lui paraît défendable. Lorsqu'il est placé dans un titre, le mot « amour » fait augmenter les ventes d'environ quinze pour cent. De plus, le pluriel pique la curiosité du client et permet d'espérer que ce taux grimpe à vingt ou trente pour cent. Donc, sous réserve d'inventaire, on garde le titre, mais je dois reprendre le reste de fond en comble. Et surtout, je dois envoyer mes chapitres par mail au moins quarante-huit heures avant nos rencontres, et apporter davantage de matière pour que nos meetings ultérieurs permettent un véritable travail de rewriting : sur une page, il est difficile d'avancer. Si je veux rentabiliser les quatre mille euros que me coûte son année de coaching, il faudrait idéalement que je maile à Johanna Griffith un chapitre avant chacune de nos rencontres. Elle ne fixe pas de deadline mais je peux facilement comprendre qu'il est préférable qu'elle reçoive mon texte deux jours avant le workshop. Enfin, dernier point avant qu'on s'arrête : si l'imparfait et le passé simple sonnent ringard, l'imparfait du subjonctif ne se fait plus du tout. Maupassant ou Zola écrivaient ainsi mais, heureusement, au vingt et unième siècle on a fait des progrès, y compris en grammaire.